

reux, qu'ils eurent senti, au froid des extrémités, que la mort était venue, ils s'éloignèrent en silence.

Notons que Tobi n'avait cessé de grogner, du giron de son maître, où ils s'était arrondi, selon son usage. Le troubadour, imputant ce bruit à la présence de Gérard, n'y attachait aucune importance. — Il pourrait certainement prier plus bas, se disait-il ; Celui de là-haut n'est pas sourd. C'est souvent celui qui prie le plus doucement, qui a le plus de chances d'être entendu. Tout doux, Tobi ! Laissons donc dormir. Tu vas éveiller le petit ange. — Mais Tobi n'obéissait qu'à regret ; et, à chaque phase de la lutte, il élevait la voix : on eût dit que le pauvre petit animal devinait l'affreuse scène qui se passait. A la fin, ses aboiements devinrent si forts que le vieil Olric dut supposer quelque chose d'extraordinaire. Il n'entendait plus rien, cependant ; mais Tobi, s'élançant de son sein, tirait sa corde avec cette sorte de vivacité qui n'était jamais sans quelque bon motif. Ses jappements finirent aussi par éveiller Roselle, au moment où l'aveugle passait devant elle.

— Qui est là ? dit-elle. Veillez sur votre chien, je vous prie ; je ne peux vous nuire en rien ; prenez garde qu'il ne me morde.

— Jour de Dieu ! quelle morsure vous ferait-il, le pauvre petit ? Dormez, dormez, oiseau du Paradis ; Tobi veillera, s'il faut, autour de vous, plutôt que de vous faire le moindre mal.

— Ah ! c'est toi, Olric ? Quel hasard t'amène ici ?

— Dites donc quelle Providence, chère enfant ! S'il n'était noire nuit, vos yeux verraient sur mon bras un signe qui doit aussi se trouver sur le vôtre. Je vais en Terre Sainte.

— Si vieux ? si pauvre ? et aveugle ?

— Oui, oui ; sans autre ressource que la Providence, sans autre guide que Tobi. Tout doux, mon petit ! Qu'est-ce que tu tires donc tant ?

— Sais-tu qu'Onfroy est là ?

— Nous avons échangé quelques paroles, et j'admire Celui de là-haut, qui sait faire de si beaux prodiges.

— Quelle heure est-il, à peu près ? car je sais que tu devines cela au plus juste, Olric.

Le troubadour leva le nez, tourna sur lui-même, humant l'air lentement ; mouilla un de ses doigts, l'éleva au-dessus de sa tête, et dit :

— Il est une heure du matin, si ma science n'est pas en défaut.

— Justement : nous devons partir à cette heure-là. Où est Onfroy ? Onfroy ! Onfroy !

Rien, on peut le croire, ne répondait à l'appel. Mais quelle fut la consternation de la jeune fille, lorsqu'elle découvrit le corps de son vieux serviteur pendu aux bras de la croix ! Elle resta muette d'étonnement, accablée sous le poids de sa douleur.

— C'était cela ! c'était donc cela ! dit Olric à son tour ; oui, c'était cela que Tobi m'indiquait. C'était cela que j'entendais vaguement. Faut-il que je sois malheureux de n'y avoir pas prêté l'oreille ? Oh ! chère petite ! quelle douleur des douleurs ! Mais est-il bien mort ? On voit souvent des pendus vivre

encore longtemps, même quand on les croit morts. Vite ! coupons les cordes ! Ne perdons pas un instant. J'ai connu à Cominges un homme qui a vécu quinze ans, après avoir été pendu dans toutes les formes...

Le troubadour n'avait pas tort. A peine le corps fut-il à terre qu'il donna signe de vie. Mais hélas ! ce n'était plus qu'un dernier éclair. La joie de Roselle se changea bientôt en tristesse. Elle put cependant encore s'assurer que Gérard l'avait reconnue ; il fit même un faible effort pour lui serrer la main ; et comme elle lui parlait de Dieu, elle eut la consolation de le voir soulever péniblement ses yeux vers le ciel. Ainsi, jusque dans l'effort suprême, cette âme repentante restait fidèle à ses saintes résolutions. Bientôt un faible hoquet annonça le moment du départ ; et Roselle ne pleurait plus que sur un cadavre.

— O mon bon Gérard ! ô mon cher Onfroy ! répétait-elle, dans l'excès de sa douleur ; c'est pourtant moi qui suis la cause de ta mort. Tu n'as désobligé ton maître que pour m'obliger moi-même. Faut-il qu'on ait ainsi puni en toi une faute dont j'étais seule responsable ? Je voudrais pouvoir racheter ta vie au prix de la mienne. Rien ne me consolera de t'avoir perdu, si ce n'était la pensée que tu es mort dans les dispositions du vrai chrétien. Oui, j'espère que nous nous reverrons dans l'autre monde... Mais en attendant, pourquoi me laisses-tu dans celui-ci ?...

Et elle dut ainsi reprendre son chemin en compagnie du vieux troubadour aveugle, plus inquiète que jamais de tout ce qui pourrait lui arriver.

XXXV

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

— La Providence nous conduit par des voies étranges, Raoul, disait Cuthbert à son jeune compagnon. Mais, si jusqu'à présent, elle a daigné nous tirer de peine par des espèces de miracles, il faut avouer qu'ici elle nous laisse clairement voir le terme. Nous allons mourir.

— Eh bien ! soit, Cuthbert ; nous accepterons ce qu'il plaira à Dieu de nous envoyer. Savez-vous ce qui m'occupe en ce moment ? Une joie et une peine.

— Dites.

— Je me réjouis de mourir, parce que je prévois des hontes pour notre Sauveur Jésus-Christ. Cette lâche apostasie m'étonne, m'épouvante, au delà de tout ce que je peux dire. De plus, je commence à croire que vous aviez raison, quand vous conceviez de si tristes pressentiments sur les suites de l'expédition : évidemment, elle manquera. Dieu fait quelquefois de grandes choses par la vertu ; il n'a pas usage de faire grand'chose par le vice. Cela me console de mourir.

— Et moi aussi, Raoul, je suis bien aise que vous éprouviez ces sentiments : car ce sont les miens.

— Et pourtant quelque chose m'attriste. J'ai rêvé que cette pauvre petite s'en venait en Terre Sainte